

**Llewellyn Brown, *Marguerite Duras, écrire et détruire. Un paradoxe de la création*, Paris, Classiques Garnier, « Lettres modernes Minard », 2018, 310 pp. Compte rendu de Christophe Meurée.**

Certains livres se veulent des sommes, articulant à la fois synthèse et prospection dans un champ d'étude. Le livre de Llewellyn Brown est de ceux-là, s'inscrivant, ainsi que l'auteur le précise dès les remerciements, dans la suite logique des articles qu'il a composés pour le *Dictionnaire Marguerite Duras*, attendu prochainement aux éditions Honoré Champion (dir. Bernard Alazet et Christiane Blot-Labarrère). Relevant le défi de se saisir d'un sujet – le lien entre l'écriture et la destruction – et d'un cadre théorique – la psychanalyse – pourtant presque saturés au sein des études durassiennes, ce livre interroge la « valeur structurante » (p. 11) du thème de la destruction au sein de l'œuvre de l'écrivain français : « la destruction *fait œuvre* : elle constitue la matière et la problématique de la création durassienne » (p. 296). Dans cette perspective, l'auteur de cette étude articule à la destruction le concept d'« illimité », qu'il définit comme « le démenti de [tout] pouvoir » (p. 208) qui s'y confronte.

Llewellyn Brown part de l'image extrêmement fascinante des barrages de la mère pour asseoir les deux concepts dont l'ensemble du livre va montrer l'articulation au sein de l'œuvre de Duras, tant sur le plan thématique que sur le plan formel. En effet, cherchant à endiguer les eaux d'une mer qu'elle assimile à un océan, la mère bâtit des barrages comme si elle cherchait à contenir « la monstruosité qui se trouve en elle-même » (p. 19), cette « illimitation » de la jouissance qui, dans la théorie psychanalytique d'obédience lacanienne, menace la logique du désir qui régit l'expérience humaine. En ce sens, la métaphore du Pacifique constitue la première grande manifestation de la destruction que l'œuvre de Duras cherchera tant à promouvoir qu'à cerner – comprendre et canaliser – par l'écriture.

Opposant ensuite *Un barrage contre le Pacifique* et *Le Ravissement de Lol V. Stein*, d'un côté, et *Détruire dit-elle*, de l'autre, Brown montre que la destruction se présente de deux manières chez les personnages : soit comme une « disposition latente », chez Lol ou chez la mère de Suzanne, soit comme un « impératif » auxquels Stein, Alissa et Max Thor se trouvent en butte de répondre (p. 32). Selon ces « deux approches complémentaires de la destruction » (p. 51), Lol est prise dans les rets d'une dépersonnalisation, alors que les personnages du roman de 1969 visent une utopie à venir. « Tous les personnages [...] paraiss[ent] comme autant de variantes d'une position à l'égard d'une destruction illimitée », résume Brown (p. 144). La destruction tend à abolir l'identité des personnages, « béance » dont la « configuration triangulaire » qui les unit tend à les préserver. Néanmoins, « l'absence d'une instance susceptible de mettre le sujet à l'abri de la jouissance » et « la difficulté à construire un objet susceptible de pallier la menace mortelle » (p. 49) conduisent à un « inaboutissement de la destruction » (p. 50). Le « processus de destruction » tend toutefois à « ouvrir les personnages à une disponibilité » (p. 51) qui, comme l'ouvrage de Brown le démontrera, est également la disponibilité de l'écrivain : « Écrire consiste [...] à écarter l'intentionnalité pour atteindre une vacance » (p. 275).

Le livre de Brown se donne comme un ensemble de propositions, judicieusement nourries par la pensée lacanienne et post-lacanienne, qui, comme toutes les propositions, peuvent susciter l'adhésion comme le désaccord. J'ai pu, par exemple, être moins convaincu sur l'analyse de la maladie et de l'affectation de l'hôtel qui abrite les personnages de *Détruire dit-elle*, parce que je ne conçois pas Élisabeth Alione et les trois autres protagonistes comme en attente de la destruction (Alissa, Stein et Max Thor favorisent la destruction quand la quatrième y demeure rétive et c'est bien là l'enjeu du récit). Sont tout à fait éclairantes les analyses sur la topologie de *L'Amour* qui ressort au « registre de la pulsion » (p. 57), sur la conception durassienne du sentiment amoureux et de la mort, sur les motifs de la pierre (pp. 87 *sq.*), de la prostitution (pp. 109 *sq.*) et de la chambre noire (pp. 147 *sq.*). De même, l'on appréciera les nuances qui sont

apportées à la conception durassienne du Juif en tant que « principe d'illimitation : [...] multiple et foncièrement impossible à localiser » (p. 197), menaçant l'équilibre de toute communauté telle que régie par la loi.

L'ensemble du livre progresse d'une exploration des champs thématiques vers une théorisation du « faire œuvre durassien », qui occupe toute la dernière partie de l'ouvrage (pp. 229 *sq.*). Les réflexions sur l'écriture et la manière dont celle-ci compose un bord permettant à la fois de s'approcher de la jouissance tout en lui faisant barrage, sont lumineuses : « L'écriture marque la trace de cette destruction [« des repères qui soutiennent l'image du vivant »], de l'incessant pulsionnel qui se laissait ignorer tant que le sujet se sentait emporté par ce qui pouvait lui répondre du côté de l'Autre. » (p. 243 et 242 pour l'incise). Ou encore : « La destruction dans l'écriture s'inscrit donc dans une perspective subjective où la démarche de Duras vise à déterminer ce qu'il en est de son existence » (p. 244). L'écriture désigne donc, chez Duras, en dépit du support, une certaine inscription du sujet par rapport au langage, qui déborde les catégories génériques comme les supports (littérature, cinéma, etc.). Partant, le non-savoir et l'oubli ont valeur de fonctions positives dans l'univers poétique durassien : « Sans part d'insu, le sujet durassien se verrait sommé de supporter l'intarissable de l'univers discursif, sa dimension *illimitée* » (p. 279).

Cependant, cette progression est d'une certaine façon interrompue par un excellent chapitre sur la « Rencontre avec l'Histoire » (pp. 179-228), qui fait le point sur trois événements qui ont informé une partie de l'œuvre durassienne : la bombe atomique, la Shoah et l'exclusion du parti communiste. L'on retiendra ainsi que la principale limite perçue par Duras dans le communisme réside dans son « déni de toute vérité subjective » (p. 225), ce qui permet à Brown de montrer comment Duras disqualifie l'idéologie, qui est une abolition de la parole, au profit du politique, qui « honor[e] le statut de l'être parlant » (p. 227). Les analyses de *Hiroshima mon amour*, d'*Abahn Sabana David* et d'*Un homme est venu me voir* sont particulièrement fines et très didactiques du point de vue de la théorie psychanalytique.

Mais précisément, cela donne l'impression que ce chapitre n'est pas à sa place dans l'économie du livre ; il aurait pu et sans doute dû intervenir plus tôt dans l'argumentation. Outre le fait que la plongée dans la matière historique forme une parenthèse par rapport aux analyses relatives à la construction formelle, de l'image dans *India Song* (pp. 126 *sq.*) jusqu'à la conclusion, ce chapitre vient apporter un exposé simple de l'hypothèse (« C'est, en effet, la notion d'*illimité* qui peut nous permettre de saisir ce qui est en jeu dans la destruction durassienne », etc. – p. 188), de même qu'une série de traits définitoires de concepts psychanalytiques qui, pour le lecteur qui n'est pas versé dans ce domaine, auraient pu s'avérer faciliter sa compréhension.

Quelques menues erreurs et coquilles émaillent également par endroits le livre ; rien toutefois qui vienne entacher le fil analytique qui y est tiré avec adresse, sinon peut-être le choix du sous-titre : assiste-t-on, en effet, avec l'œuvre de Duras, à un « paradoxe » ? Brown semble démontrer, au fil de ses pages, qu'il n'y a là qu'un simulacre de paradoxe, dans la mesure où écriture et destruction sont consubstantielles dans l'acte créateur tel que l'auteur du *Ravissement de Lol V. Stein* le pratique. L'on peut saluer cet ouvrage d'être parvenu à brasser un ensemble d'œuvres très étendu, un pan extrêmement large de la critique – la critique psychanalytique en particulier (Michèle Montrelay<sup>1</sup>, Michel David<sup>2</sup> ou encore Erik Porge<sup>3</sup>, pour les plus connus) –, tout en abordant à nouveaux frais et en unifiant des sujets aussi divers et rebattus que le cinéma, la dépersonnalisation, Lol V. Stein, Anne-Marie Stretter, la judéité, le politique, etc. Livre enté sur la théorie lacanienne, l'ouvrage de Llewellyn Brown n'en est pas moins touche-à-tout,

---

<sup>1</sup> Michèle Montrelay, *L'Ombre et le nom : sur la féminité*, Paris, Minuit, « Critique », 1977.

<sup>2</sup> Michel David, *Marguerite Duras : une écriture de la jouissance*, Paris, Desclée de Brouwer, 1996.

<sup>3</sup> Erik Porge, *Le Ravissement de Lacan : Marguerite Duras à la lettre*, Toulouse, Érès, 2014.

animé par un désir de porter à la lumière le point où se conjoignent le souci de la forme, la conscience subjective et l'éthique d'un grand écrivain, ainsi qu'en témoigne la phrase qui clôt le volume : « En brisant la forme littéraire, Duras atteint l'énonciation, inscrivant, dans l'écriture, la jouissance du sujet dans le langage ; pratiquant une "destruction" porteuse de vie » (p. 297).